



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Notes sur la vie**

**Daudet, Alphonse**

**Paris, 1899**

Rêves Et Hallucinations

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47753](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47753)

## RÊVES ET HALLUCINATIONS

Je consigne ici quelques rêves que j'ai faits (1868) et qui m'ont paru bizarres. Un jour, je les écrirai, si j'ai le temps.

J'en ai laissé perdre pas mal, on sait comment le rêve s'efface; comme il vous frappe et comme il s'en va.

I. *Le Calvaire dans les cerises.* Une montagne noire, une aube blanche illuminant le haut; sur ce fond blanc, à la cime extrême du mont, un grand cerisier, un cerisier sauvage, chargé de milliers de cerises, de ces petites cerises noires, avec lesquelles on fait le kirsch. Et de ces cerises, il y en avait des millions, des mil-

liards de mille. Seulement les oiseaux en mangeaient beaucoup, et les paysans, pour leur faire peur, avaient mis dans le cerisier trois croix, et sur ces trois croix des simulacres du Christ et des deux larrons, simulacres faits de haillons avec de grossiers visages en terre blanche.

Et les petites cerises pendaient par grappes sur ces croix, le vent les faisait danser en agitant les haillons. Mais les oiseaux n'avaient pas peur, il en venait, il en venait... le ciel en était criblé; ils picoraient, et les cerises qu'ils becquetaient rendaient un suc d'un rouge noir, tellement que le Christ et les deux larrons étaient tout éclaboussés d'une lie, comme tachés de sang.

Et tout cela flottait, dansait sur le fond blafard du ciel, avec une horrible couleur vineuse qui me faisait peur. Et cela s'appelait : le Calvaire dans les cerises.

Le jour, j'avais assisté à un enterrement

avec musique noire, procession, Christ au fond du chœur dans les cierges. Le soir, j'avais causé au café avec B... nous avions bu du kirsch, j'avais raconté mes voyages dans les Vosges, parlé des cerisiers sauvages, et des myrtilles.

---

II. Mes yeux, très affaiblis, ont peur de la lumière éblouissante, fermés surtout. Le dessus des paupières est d'une sensibilité incroyable. Et l'on sait que dans le demi-sommeil, un coup de sonnette est comme un déchirement de l'oreille où se ramifient tous les nerfs. La trop vive lumière me cause une impression analogue, affectant les yeux de la même manière.

J'habitais un petit pavillon à la campagne; tous les matins, on m'ouvrait les volets du dehors; un jour cela fut fait

très bruyamment, le rayon m'arriva directement comme une flèche ardente; je restai un moment, toujours endormi, à souffrir beaucoup, et voici de quelle façon: Je rêvais que j'étais à la campagne par un gros orage. Tout à coup le tonnerre éclata (le fracas des volets ouverts), puis un éclair déchira la nue, un éclair terrible qui fendit le ciel noir... et cet éclair s'immobilisant, l'horizon resta ouvert et d'une flamboyante clarté; et les yeux me cuisaient, brûlés par ce feu fixe sur la plaque noire du ciel (fenêtres ouvertes, soleil qui entrait).

---

### III. L'Urubu.

J'avais lu Michelet; le mot d'Urubu m'était resté. Je rêvai que c'était à un dîner. J'avais dans ma poche un urubu empaillé, monté en jouet d'enfant sur un

soufflet criard. Seulement mon urubu n'était en rien semblable au véritable : c'était un petit oiseau à tête carrée, long cou de cygne duveté de gris.

Au moment du dessert, je tire mon urubu, je le mets sur la table et je dis brusquement : — Voilà mon perroquet gris. — Cela était, paraît-il, très comique (pourquoi?) car tout le monde se mit à rire follement et d'un rire qui ne pouvait s'apaiser. Nous riions tous ainsi à grands éclats autour de l'oiseau empaillé posé sur la table, quand tout à coup le chat qui était entré dans la salle à manger se mit à miauler férocement en l'apercevant. Ce que voyant, au milieu de la gaieté générale, je pris l'urubu et le soulevai au nez du chat pour l'exciter... le chat bondit, et alors, chose singulière, la bête empaillée, morte depuis des années, s'affaissa sur ma main, de terreur. Le chat miaulant toujours, elle se remit à s'agiter ; je tenais

le petit soufflet quand l'urubu battit des ailes, tout prêt à s'échapper... on me criait : « Tiens le bec ! » Mais j'avais beau le tenir, l'oiseau s'envola avec son soufflet, passa au travers de la vitre et disparut. Grande impression de terreur.

---

IV. La veille on avait beaucoup parlé de Maximilien, j'avais été frappé de la belle couleur romantique de son aventure ; voici les rêves que j'en eus.

Nous cherchions des voitures place Saint-Sulpice, parmi beaucoup de monde dehors et d'animation. En arrivant à la station, la première voiture venait d'être prise, sorte de carrosse de gala aux rênes blanches. Vite à la seconde : prise aussi, il y avait ainsi un tas de voitures et de carrioles chargées de monde endimanché.

La dernière était une espèce de grand chariot à deux chevaux, comme un camion très large, sur lequel était jetée une longue tente qui lui donnait l'apparence d'une roulotte de saltimbanque, bâtie en toile et sans fenêtre. On disait : « C'est un chariot mexicain. » Je m'approche, j'entr'ouvre la toile et je vois un lit ; dans ce lit, la tête appuyée sur un oreiller de dentelle, une femme avec une grande coiffe de sœur grise, qui était pâle, comme de cire, les yeux fermés. Je ne la voyais pas bien... les deux mains étendues, exsangues, émaciées. A côté, sur une table, un goupillon et un vase d'argent en guise de bénitier, plus une petite bougie qui éclairait tout cela. Le grand jour du dehors traversant un peu la toile, et la bougie qui flambait rouge pâle, formaient là dedans une singulière lumière, si douce... J'étais très frappé : cette morte, là, sur cette place, au milieu de cette vie,

de ce bruit, de ce soleil, à cette station de fiacres... attendant.

---

V. Où était-ce? A Ajaccio, peut-être à Cassis. Paysage méridional, beaucoup de roches couvertes de lavandes, petits sentiers à pic escaladant au milieu, grand soleil... nous étions dans un char à bancs, grimpant un de ces sentiers... on allait lentement. Devant nous marchaient, têtes nues et rasées, trois moines mendiants, robes de bure. Nous les rejoignons. En passant, je me penchai pour les voir, mais ils allaient la tête basse, et je ne les distinguai pas bien. Pourtant j'entrevis qu'ils avaient des visages d'un rouge, d'un rouge sanglant. Ces moines m'avaient impressionné.

Au bout d'un moment, nous entendons des voix qui nous crient : « Gare ! gare ! »

puis un piétinement de chevaux, bruit de sonnettes, nous nous rangeons contre les rochers de droite, juste à temps. Un attelage au galop dégringolait la sente en faisant rouler des cailloux... Je vis confusément, ils allaient si vite! trois chevaux à la suite attelés en flèche traînant une petite voiture napolitaine, frêle comme une armature de papillon. Là dedans, un homme enveloppé dans un immense manteau, tout jeune, très pâle, avec une crinière noire comme un casque de cuir noir, très beau, mais au profil dur, en marbre. Cela passa tout près de nous comme un tourbillon... Nous continuons à monter, voilà qu'au bout de ce chemin encaissé et au moment où il s'élargissait, débouchant sur une plaine, j'entends tout près de moi dans les rochers une voix qui me dit tout bas : « Monsieur Daudet, ne regardez pas à droite... Monsieur Daudet, ne regardez pas à droite. »

Sans me demander d'où vient cette voix, mon premier mouvement machinal, instinctif, est de regarder à droite où l'on me disait de ne pas regarder... A l'angle du chemin, à l'endroit où il finissait, où il rejoignait la plaine, un homme était assis, nu jusqu'à la ceinture, sur une large pierre carrée. Ce qui me frappa d'abord dans cet homme, la couleur sanguine de son visage, cette même couleur entrevue sur le visage des moines... je fais arrêter le char à bancs, je m'approche... La tête de cet homme horriblement mutilée... les yeux crevés... le nez coupé, les oreilles aussi; tout cela saignant... Je m'éloigne, plein d'horreur; le char à bancs n'est plus là. Je suis seul dans l'immense plaine bornée à l'horizon par de petites collines bleues et une légère ligne d'arbres à frondaisons grêles. Le curieux de cette plaine, c'est qu'elle est toute dallée, de larges dalles blanches brûlées par le soleil... de

loin en loin une tache noire et miroitante. Je marche quelque temps, je me heurte contre quelque chose... c'est une jambe humaine mangée par les bêtes... Quelques pas plus loin, je trouve un squelette humain... On en rencontrait ainsi de place en place. Je marche jusqu'au bord d'un large fossé : au fond de ce fossé, sorte de réservoir, une grande mare de sang rouge-noir, coagulé; la plaine était coupée tous les cent mètres de ces grands fossés d'écoulement. On pense si j'étais effaré au milieu de cette grande cour d'abattoir.

---

C'est dans le rêve que j'ai le plus senti l'intense poésie du paysage. Une nuit, je vis une petite mare tout ombragée de feuillages, fins, légers, chlorotiques. C'était grand comme un miroir à

main et luisant à travers les feuilles imprégnées de lumière. Jamais visage aimé et baigné de larmes ne m'a attendri comme cette mare... Est-ce étrange!

---

Rêve singulier : Des soldats prussiens dans une ferme : l'un chantait une admirable chanson, d'une belle voix. Cela disait : « Le soldat de Prusse, quand il entre dans une ferme n'ose pas piller, ni rien, ni mettre le feu, parce qu'il est père et... voit des petits berceaux partout. »

En face des Français chantaient : *En avant, Fanfan la Tulipe!* (Écrit avant la guerre.)

---

Vers récités en rêve :

Elle tient sa main sur son cœur,  
Et les yeux en dedans regarde son bonheur.

D'autres vers faits en rêvant :

*A Julia.*

Ains ne faut-il quand oyrrez l'heur' suprême,  
Vous despiter, ni plorer, ni crier,  
Mais ramenant vos pensers en un même.  
Ne faire qu'un de tout ce qui vous aime,  
Regarder ce, joindre mains et prier.

---

Encore un rêve. Toujours la Nature, le paysage entrant pour une grande part dans l'impression de terreur.

Nous étions en Camargue, Camargue un peu de fantaisie, plus triste que la vraie. Le Rhône coulait tout près, mais un Rhône lourd, lent, épais. Nous étions dans une cabane de roseaux... la porte entr'ouverte... derniers rayons d'un soleil couchant; on mangeait, on était bien; puis, subitement un immense malaise, un vague effroi dans l'air : nous nous regardions tristement, sans parler, serrés l'un contre

l'autre. Le soir venait, on le sentait rôder mystérieusement autour de la cabane. Tout à coup, dans l'ombre, de l'autre côté du Rhône, on entend un train qui passe. Il arrive lourdement, essoufflé, puis il s'arrête. Un choc. On commence à appeler la station rapidement, d'une voix grêle. Puis un cri, un cri immense, déchirant. Nous nous jetons hors de la cabane et là, en face de nous, dans une aurore sanglante, nous voyons le train qui s'en allait à reculons en sifflant, hurlant, bondissant; les locomotives, les wagons faisaient des sauts en l'air, d'une hauteur!

Et tous ces wagons étaient rouges, chauffés à blanc, et dans ce rouge un tas d'ombres noires se tordaient, gesticulaient, avec des cris, des prières, des piailllements, des jurons de machinistes... et toutes ces clameurs et tout ce flamboiement remplissaient l'horizon. Un écervellement horrible auquel nous assistâmes

pendant cinq minutes. Puis cela se perdit dans le loin avec un bruit de tonnerre. J'en ai tremblé tout éveillé pendant plus d'une heure. (La réalité, c'est qu'un train passait à trois heures du matin aux environs, toutes les nuits.)

---

A joindre à mes études sur les rêves : ce qui me frappe surtout, c'est l'intensité de vie qui s'y dépense. La réalité y est impressionnante, tout vous frappe, vous entre plus profondément que dans la veille. C'est là qu'on sent comme le corps, les sens sont des embarras pour la finesse de nos organes, puisque l'esprit dégagé de ses liens sent plus à fond, voit mieux, souffre ou jouit davantage. Oh ! les paysages vus dans le rêve, si simples qu'ils soient, comme ils vous restent, comme on les voit !

---

Dans un rêve : un œil sans cils, immense, démesuré, couvert d'une buée bleuâtre, vague, sans regard. Je disais : « Regardez-le ! il a l'air de quelqu'un qui crie, qui appelle dans la nuit. »

---

Un des phénomènes les plus étranges du rêve, c'est la participation qu'y a souvent la réalité ; les bruits extérieurs très réels se mêlent souvent à l'action rêvée, y jouent un rôle, etc.

---

J'ai eu cette nuit un de ces rêves de nature comme j'en ai fait de si beaux autrefois. Mais je ne l'ai pas écrit tout de suite, et je le sens bien refroidi, disparu.

C'était un village, au bord d'un abîme, sur une montagne qui s'effritait, entraî-

nant chaque jour un pan de mur, un coin de rue, de maison. Les habitants avaient fui. Un drapeau rouge fiché en terre défendait l'entrée de ce village, et des guides, avec de grandes précautions, nous faisaient visiter les parties les moins dangereuses. A chaque instant un coup sourd, une dégringolade de pierres dans le gouffre, et des rires d'enfants en maraude, se sauvant des maisons à mesure qu'elles partaient, s'abîmaient dans le trou.

---

Rêve. Je faisais un cours, et pour expliquer d'une image par quelle série de tâtonnements l'idée arrive à sa vraie formule, je faisais l'histoire de l'allumette : depuis le morceau de bois qu'on trempait dans des boîtes de soufre, jusqu'à l'allumette phosphorique, bougie, suédoise, l'allumette anglaise. Et que de pas en avant

pour rétrograder ensuite, que de perfectionnements qui n'en sont pas.

---

Il y a un pays magique que je n'ai jamais vu que dans mes rêves mais qui me revient souvent, et toujours le même. Ce sont des villes, ou plutôt des îles avec des maisons blanches dans des roches et des touffes d'absinthe, tout cela descendant au bord de la mer, vers de grands quais pleins de soleil, avec des fontaines, des filles en costumes éclatants, portant des cruches sur la tête, ou assises sur de grandes marches de pierre. Odeur de goudron au soleil, de fleurs brûlées, et des agrès se balancent dans la chaleur. Toutes ces îles sont sur la gauche. Le bateau sur lequel je suis les rase de ses voiles ; la mer est unie, d'un bleu profond, et je côtoie ces pays féeriques (mais d'une

féerie réaliste), tout ému de ces cris de joie, de cette vie, de cette gaieté au soleil... Dans mon rêve, cela s'appelle la Corse, et on y parle le grec des îles, de l'Asie Mineure. Je passe toujours, je ne m'arrête jamais.

---